

diverse, semble dire à tous les artistes d'ici et d'ailleurs : « Faites comme moi, et restez ce que vous êtes : tels que votre mère-patrie vous a faits ! »

Espérons, quant à nous, Français, que nous demeurerons fidèles à cet enseignement du plus séduisant de nos musiciens, et que notre proverbiale légèreté, unie à notre inépuisable curiosité, ne nous portera pas à chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver en nous... Le fonds français est celui qui manque le moins. Sachons l'exploiter pour le bien de notre musique.

Henri COLLET.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Théâtre des Mathurins. — *Au Jardin de ma Tante*, comédie en trois actes de M. Jacques ANGÈRE.

Il fait extrêmement chaud en ces soirs de juin, et le théâtre n'offre guère de frais ombrages ; ceux des décors, si bien imités soient-ils, ne donnent même pas une éphémère illusion. Est-il, dans ces conditions, bien utile de réunir trois ou quatre cents personnes pour entendre l'œuvre de début, sans doute, d'un auteur très jeune, probablement, mais dont l'inexpérience n'est pas compensée par une originalité de conception particulière ?

Au Jardin de ma Tante a tout à fait l'allure d'une de ces pièces d'amateurs qu'on joue dans les salons ; autre chose est la scène : M. Anger n'a pas l'air de se douter qu'il y a une optique théâtrale et que cet art, si conventionnel soit-il, veut encore que ces conventions soient, autant que possible, dissimulées ou atténuées. Les personnages entrent, sortent sans raison, les scènes sont indiquées, jamais développées, c'est un scénario plutôt qu'une pièce.

Au Jardin de ma Tante est un cabaret de nuit où une jeune fille moderne, très moderne, poursuit un jeune homme qu'elle aime. Cette poursuite est, d'ailleurs, sans grand intérêt.

Félicitons M^{lles} Andrée Divonne, Thérèse Peirly, MM. Finaly, Villé et Ancelin d'avoir défendu cette œuvre avec tant d'ardeur. Pierre d'OUVRAY.

CONCERTS DIVERS

Concert Koussevitzky. — M. Prokofieff, dont on donnait samedi dernier la *Deuxième Symphonie*, est un peu comme ces pur sang lâchés dans un pré qui se cabrent, ruent, brisent les barrières, renversent les obstacles font fuir les lads. Il y a dans leurs galops déraisonnés comme un excès de force qui se distend, les élans sont mal calculés et la discipline n'a pas encore donné la beauté, la souplesse de l'allure que seule ponctue une sorte de vigueur brutale. Eh oui ! il y a du mouvement, une dynamique évidente dans la *Deuxième Symphonie* de M. Prokofieff, mais pourquoi ces heurts de tonalités, ces déchirements de timbres auxquels leur exagération enlève toute signification. Sans être le fidèle et bénin observateur des règles de l'harmonie classique, faut-il pour faire preuve d'audace en arriver au charivari ? Le premier temps n'est trop souvent que cela : dans l'Andante et les variations qui le suivent avec quelle sûreté de main, au contraire, avec quelle dextérité M. Prokofieff a su s'élever à des ensembles fort beaux où la hardiesse elle-même convient à l'effet. Ce n'est pas le bruit qui nous effraye, ce que nous redoutons c'est le bruit pour rien. Au milieu de cette dernière partie, par

exemple, on note quelques mesures de simple batterie : timbale, tambour : ce serait peut-être dramatique dans un ballet ou un opéra ; les Italiens connaissent d'ailleurs bien ce procédé d'atteinte directe, mais ici, dans une symphonie, quelle sensation ou quelle idée éveillent-elles ? Je sais ce qu'on peut répondre, c'est qu'après avoir utilisé de tous les instruments pour monter l'émotion, on en arrive au moment où l'explosion seule peut amener une détente : ce stade ne fut point atteint par M. Prokofieff.

M. Koussevitzky dut conduire remarquablement cet ensemble touffu, chaotique. Je le suppose, mais n'en suis pas très certain. Ce dont je suis sûr, au contraire, c'est qu'il donna de *la Mer* de Debussy une très belle et très émouvante interprétation. L'ouverture des *Noces de Figaro* fut en revanche conduite beaucoup trop vite : cette merveille de bonne humeur et d'esprit semblait là, comme le faisait remarquer un confrère, transformée en vue d'accompagner un film cinématographique de course automobile.

Mozart n'eut pas beaucoup plus de chance avec son *Concerto* joué par M^{lle} Hansen. Laissons de côté le premier temps, où M^{lle} Hansen, malgré son air assuré tremblait évidemment comme la feuille et ne fut certainement pas elle-même, mais dans les deux derniers, l'Adagio et le Finale, combien la précision et la technique, cette fois recouvrées, de M^{lle} Hansen, parurent froides, bien que l'Adagio ait été pris lui aussi au petit trot.

Pour une *Fête de Printemps* de M. Roussel fut joliment nuancée par M. Koussevitzky.

Pierre DE LAPOMMERAYE.

Concert Rubinstein. — Chopin et Albeniz. — M. Rubinstein doit être Polonais, mais c'est l'espagnol qu'il interpréta le mieux. Il a toutes les qualités de détail, de couleur, de précision, de netteté qu'il faut pour dévider l'écheveau serré des compositions du musicien espagnol, il en eut aussi la sensualité tour à tour nerveuse et de mol abandon, le rythme berceur et soudain mordant.

De Chopin il exprima la douceur et la tendresse, mais il manqua quelque fois d'ampleur. Ce dernier reproche ne s'applique pas toutefois à la *Sonate* de Chopin, op. 35, que M. Rubinstein joua à la perfection dans les trois derniers temps ; après la marche funèbre prise dans le juste mouvement (juste d'après mon goût, ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse le prendre autrement), il fit du prestigieux finale un murmure mystérieux : il lui laissa son inquiétante fluidité, sa nudité harmonique, impressionnante, il ne le brouilla pas de pédales intempestives. L'effet fut considérable. P. de L.

Yvette Guilbert — Béatrix Dussane (Salle Gaveau). — On n'entend plus guère M^{me} Yvette Guilbert... Lorsqu'elle veut bien mettre pour nous en valeur quelques-unes de ces chansons anciennes qu'elle a recueillies, adaptées, vivifiées par centaines, elle ne nous apparaît que plus prodigieuse. Prodigieuse, oui ! Car c'est une merveille que cette finesse et cette force d'évocation qui, réellement, en quelques gestes, quelques mots, quelques intonations, extériorise toute une scène, fait vivre tout un personnage... « Si l'on vous demande ce que c'est que l'art du comédien (nous a dit M^{me} Dussane, à un moment où Yvette Guilbert venait de disparaître), regardez cette salle, où l'on ne fait que de la musique, qui a un orgue au fond et un paravent comme décor, et dites que vous y avez vu, pourtant, une bergère gouailleuse en jupe trouée, dans un paysage de champs brûlés de soleil, une grosse Picarde forte en gueule assise sur son mulet et une fillette de 15 ans naïve comme la rosée — que vous les avez vues — moi je les ai vues... C'est ça, l'art du comédien. »

M^{me} Dussane est la femme la plus spirituelle que je connaisse. Elle a un goût charmant pour faire naître les rapprochements et un sang-froid surprenant pour mettre en valeur l'occasion surgie. Avec elle, les conférences, com mentaires, causeries (ce que vous voudrez et qui est si facilement ennuyeux) prennent un ton de comédie impro-